

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Des mondes troubles qui s'agitent

Dominique Tessier

Numéro 99, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tessier, D. (2000). Compte rendu de [Des mondes troubles qui s'agitent]. *Lettres québécoises*, (99), 29–30.

Judith Cowan, *Plus que la vie même* (traduit de l'anglais par Dominique et Jean-Pierre Issenhuth), Montréal, Boréal, 1999, 140 p., 17,95 \$.
Bernice Morgan, *Cap Random* (traduit de l'anglais par Hélène Rioux), Montréal, XYZ éditeur, 2000, 352 p., 24,95 \$.
Ann Charney, *Le jardin de Rousseau* (traduit de l'anglais par Hélène Le Beau), Montréal, Flammarion Québec, 1999, 252 p., 23,95 \$.

Des mondes troubles qui s'agitent

TRADUCTION
Dominique Tessier

Et de quoi donc est-elle faite cette vie, la seule que l'on ait ? D'exils, de misères secrètes, de lâchetés, mais aussi, parfois, d'une tendresse telle...

« IL AVAIT CINQUANTE-TROIS ANS et il jouait du piano dans les bars et les hôtels depuis plus de trente ans. » Peut-être lui arrivait-il de chanter *The Piano Man*, ce succès déjà ancien de Billy Joel. Chose sûre, en tout cas, Régis était — surtout comparé à Lucienne, sa jeune épouse de vingt-huit ans — un « vieux et gros bonhomme » affublé d'une graisse qui « venait du temps passé sur la route, des centaines et des centaines de kilomètres franchis au volant, et des milliers d'heures au clavier, et de tant d'années de biftecks, de frites et de whisky ». Mais il y avait Lucienne, et leurs enfants : un fils de deux ans et demi et une fille de six mois. « Il les aimait plus que la vie même. »

Cette phrase simple mais ô combien émouvante, chargée de toute la tendresse du monde, clôt « Plus que la vie même », la nouvelle qui donne son titre au premier recueil de Judith Cowan. Née en Nouvelle-Écosse, l'auteure a étudié à Toronto, au Québec et en France, a traduit pour la revue *Ellipse* une cinquantaine de poètes québécois — dont Gérard Godin, Yves Préfontaine... — et enseigne maintenant la littérature (en anglais) à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Prestigieuse feuille de route, donc, pour cette nouvelle qui a par ailleurs publié des fictions dans une dizaine de revues du Canada anglais.

De Cowan on dira d'emblée que s'affirment une manière, un ton fort singuliers, et « Plus que la vie même » en constitue sans doute l'exemple le plus touchant.

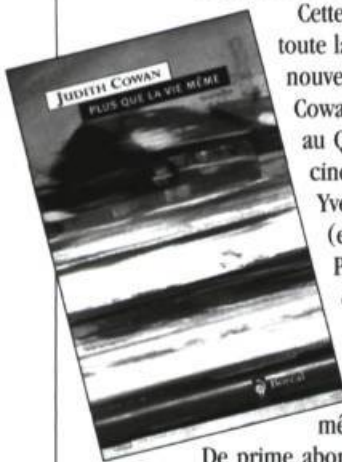
De prime abord, l'auteure s'attarde au quotidien de personnages ordinaires : avec ce pianiste de bar, donc, mais encore avec cette femme qui veut acheter une maison ; avec cette vieille dame qui attend, inquiète, un téléphone de sa fille prise au cœur de la tourmente libanaise ; avec cette autre femme qui, chaque fin de semaine, se fait envahir par son beau-frère et sa belle-sœur plutôt fiers, eux, d'être anglophones... Et il est vrai que les menus détails qui fondent l'existence sont ici rapportés avec une finesse, une acuité remarquables. Mais Judith Cowan va bien au delà. Elle creuse les apparences, révèle les émotions ou les mesquineries secrètes que dissimule la surface des choses. Ici des objets — un ours en peluche, une olive... — ou des circonstances banals servent de révélateurs à la vraie nature des êtres et des rapports qu'ils ont établis entre eux. *Plus que la vie même* est un recueil qui se distingue par la justesse du ton, la finesse de l'écriture, et il faut remercier les traducteurs Dominique et Jean-Pierre Issenhuth d'en avoir si bellement rendu toutes les nuances.

L'enfer atlantique

C'est également une première œuvre que nous propose la Terre-Neuvienne Bernice Morgan. Son *Cap Random* — intitulé originellement *Random Passage* —, qui constitue en fait la première partie d'un diptyque historique, et *Waiting for Time*, qui en est la suite, sont accompagnés d'une rumeur des plus favorables. Lauréat de quelques prix, de surcroît traduit en allemand, le diptyque a semble-t-il connu un tel succès au Canada anglais que des producteurs ont décidé d'en tirer une télé-série qui sera diffusée sur les réseaux anglais et français de Radio-Canada.

Ce succès est largement mérité, si on en croit le premier tome. Roman historique, *Cap Random* nous plonge au tout début du XIX^e siècle, plus précisément en 1810. Chassés de leur Angleterre natale pour une peccadille, les Andrews se retrouvent au cap Random, un coin désolé de Terre-Neuve. Autant dire au bout de nulle part. Et les rares habitants du lieu « suivent de leurs yeux bleus et candides la famille Andrews qui débarque, chargée de paniers, de barils, de couvertures enroulées, chargée de sa pauvreté ». Sans argent — mais à quoi peut bien servir l'argent dans un bled où on ne trouve même pas de magasin général ? —, sans provisions surtout, les Andrews sont près de mourir de faim et de froid en ce premier hiver. Le cap Random est un endroit extrêmement inhospitalier, la vie y est âpre, et Bernice Morgan décrit de captivante façon cette existence de pionniers.

D'intelligente façon aussi, a-t-on envie d'ajouter. Si *Cap Random* contient tous les éléments de la saga, Morgan leur donne une saveur, une couleur toutes particulières. À des personnages bien campés et plutôt originaux, l'auteure joint des intrigues riches en rebondissements, voire en mystères, ce qui n'est pas un mince exploit étant donné que le roman se déroule dans un lieu clos. Mais cet espace est justement fort bien exploité, fort bien évoqué aussi : les descriptions sont justes, et parfois même lyriques, et Bernice Morgan n'a pas oublié de traiter, non plus, des rapports complexes qui peuvent s'établir entre des personnes obligées à une telle proximité. Elle en a outre inventé deux journaux intimes : ceux de Lavinia Andrews, jeune fille dotée d'un caractère fort, et de Thomas Hutchings, un homme énigmatique dont la véritable



Judith
Cowan



identité ne sera révélée qu'à la fin. Ces journaux intimes confèrent à la saga une intériorité à laquelle le genre n'est habituellement pas rompu.

On aurait mauvaise grâce, enfin, de ne pas souligner l'excellent travail de la traductrice Hélène Rioux. Traduction en tous points remarquable, soignée, qui contribue à faire de ce roman un véritable bonheur de lecture.

Retour à la mère

D'Ann Charney on connaît bien l'essai *Héros inconfortables*, que les Éditions Stanké ont traduit en français en 1996. Après *Dobryd*, d'abord paru en français en 1994 (chez VLB éditeur) avant d'être publié en anglais et traduit dans d'autres langues, Charney, qui vit à Montréal, signe avec *Le jardin de Rousseau* un deuxième roman.

L'héroïne s'appelle Claire, est une photographe réputée âgée d'environ trente-cinq ans, et est mariée depuis peu à Adrian, un historien de l'art également renommé. Ce serait une existence facile, sereine, sans nuages, sauf que Claire est affligée de crises d'angoisse aussi inexplicables qu'insurmontables, au point d'être incapable de continuer à travailler. Inexplicables, vraiment, ces crises ? L'héroïne de Charney sent confusément que son angoisse récente est liée au passé familial, à sa mère Dolly, morte tragiquement juste au retour de son dernier voyage à Paris. Claire avait alors douze ans, et n'a jamais bien su les véritables

circonstances de la mort de Dolly. La tragédie survenue à la mère constitue en fait l'un de ces secrets, de ces tabous qui hantent une foule de familles...

Que serait la vie sans le coquin de sort ? Il se trouve donc qu'Adrian propose à Claire de passer avec lui toute une année à Paris. Paris, ville du drame maternel qui s'est joué voilà plus de vingt ans...

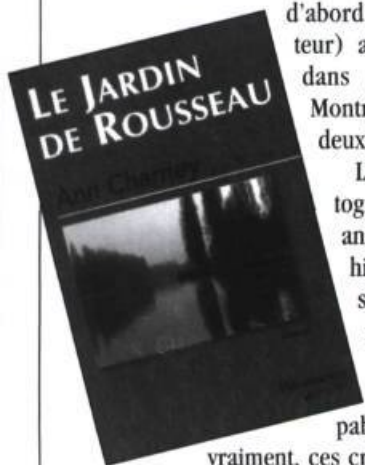
Il se trouve par ailleurs que Dolly avait élu le philosophe Jean-Jacques Rousseau comme maître à penser. C'est donc flanquée de ses livres, et en arpentant les jardins d'Ermenonville — là où Rousseau a terminé sa vie —, que Claire tentera de résoudre l'énigme de son passé.

Voilà qui explique le titre de ce roman. Et voilà, aussi, ce qui donne un côté artificiel, voire bancal au roman. Car Charney intègre à sa fiction de multiples références aux thèses rousseauistes, thèses qui ne sauraient expliquer — puisque tel est le but poursuivi par Claire en allant à Paris — la mort de Dolly. Du reste, lorsque la jeune femme obtiendra des réponses, ce ne sera évidemment pas grâce à la philosophie de Rousseau. C'est simplement que des témoins de cette époque, et principalement une certaine amie de sa mère, auront enfin parlé à Claire.

Ici, en somme, deux discours se chevauchent sans s'amalgamer. Les passages concernant Rousseau sont en outre plutôt théoriques, le reste du roman est plutôt « psychologisant », et au total la fiction d'Ann Charney semble constamment en porte-à-faux. Des considérations parfois simplistes sur ces fameuses crises d'angoisse, sur le passé « non réglé » (pour employer une expression désormais courante), mais aussi sur le couple, ajoutent au malaise. Dommage, car l'idée de départ n'était pas mauvaise.



Bernice Morgan



VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !

NICOLE BALVAY-HAILLOT



L'enfant du Mékong (roman)

SYLVAIN MEUNIER



Meurtre au bon Dieu qui danse le twist (policier)



MANON LEBLANC



Dans le rouge du ciel (récit poétique)

PAULINE MICHEL



Le papillon de Vénus (conte)

